

(art absolument)

les cahiers de l'art d'hier et d'aujourd'hui



ellini Giovanni **Bellini** Le **Tintoret** Nicolas **Poussin** Francesco **Goya** Em
ya Emile **Bernard** Henri **Bergson** Henri **Matisse** Paul **Klee** Geneviève A
evière **Asse** Ernest **Pignon-Ernest** Gérard **Garouste** Marc **Couturier** V
r Valérie **Belin** Jean-Louis **Baudry** Jacques **Darras** François **Bouillon** M
on Michel **Perrin** Liliane & Michel **Durand-Dessert** Philippe **Piguet** Cla
et Claude **Schweisguth** Alain **Tapié** Stéphanie **Katz** Christine **Buci-Glu**
stine **Buci-Glucksmann** François **Jeune** Anne **Dagbert** Anne **Rivière** A

M 06192-1-F: 10,00 € - RD



mai 2002 • numéro

1

10 €

Note d'atelier **Gérard Garouste**

Propos sur Goya

Ellipse, le dernier travail de Gérard Garouste est une installation de sept mètres de haut, que l'on a pu voir à la Fondation Cartier jusqu'en Février 2002. L'artiste y emprunte à Goya deux de ses "Caprices" en les transposant dans la technique qui est la sienne, la peinture. Ces œuvres proviennent d'un recueil de gravures publié en 1799, qui stigmatise la stupidité et les abus du pouvoir religieux. Gérard Garouste donne les raisons de ce choix et pose la question cruciale du sujet de l'art et plus précisément, de la peinture. Mais comment en 2002, peut-on encore être peintre ?

Gérard Garouste

Installation à la Fondation Cartier pour l'art contemporain

20 novembre 2001 - 24 février 2002





Francisco Goya
Toi qui n'en peux plus
Caprices, 1799
Eau forte et aquatinte,
31x22cm.
© Musée Goya,
cliché J.Cl. Ouradou

J'aime la sévérité de la gravure. Par la nature même du geste qu'elle impose, cette technique garantit une rigueur qui va droit au but. On est d'emblée au cœur du sujet. Pas de dispersion possible : l'incision du cuivre ne souffre pas la facilité et ne permet pas le repentir. La peinture, par contre, a tendance à habiller le sujet, à l'enrober de ses glacis et ses empâtements, à le tenir à distance. Alors pourquoi avoir choisi d'être peintre ?

De la peinture, je n'attends rien. Avec un pinceau, une toile et des pigments, on a tout essayé, tout osé, tout fait et défait. Inutile de viser l'originalité ou de rêver devenir à la mode. Impossible d'être novateur ni même provocateur. Mieux vaut se le dire et en prendre son parti. La peinture a clos son histoire. Marcel Duchamp d'abord, en inventant le ready-made, Yves Klein ensuite y ont mis un point final : la peinture est arrivée au terme de son développement. →



Gérard Garouste
Ellipse, 1999-2001
Galerie Daniel Templon © Photo Adam Rzepka



Francisco Goya
Les voilà bien assises
Caprices, 1799
Eau forte et aquatinte, 31x22cm.
© Musée Goya, cliché J.Cl. Ouradou

La peinture est morte, vive la peinture. Situation paradoxale et fascinante qui veut que, puisque morte en tant que médium, débarrassée des contingences de son évolution technique, elle soit à même de renaître dans une dimension mythique. Fermée sur elle-même, la peinture ne laisse pas d'alternative. Le peintre y est confronté au sujet et rien qu'au sujet. Aujourd'hui bien des artistes ont tendance au contraire à opérer un déplacement du sujet vers les formes toujours plus variées qu'autorisent les médias contempo-

rains, vidéo, photo, cinéma ou micro informatique. Les performances de ces nouveaux outils de plus en plus sophistiqués, n'ont pas fini d'étendre leurs territoires. Je crois pour ma part les limites nécessaires à l'expression du sens. Plus un langage est codifié, mieux l'imagination peut s'exprimer et la fiction s'enrichir. Comme tous les artistes de ma génération, j'ai reçu l'héritage de Marcel Duchamp. Or, ce qui a été conçu par lui comme un acte de liberté est devenu un académisme. L'art a érigé en dogme la liberté et nous vivons sous le règne hégémonique de l'iconoclasme, comme si toute destruction des règles avait en soi valeur esthétique. Or l'art ne peut être partout s'il veut exister.

C'est la raison pour laquelle j'ai voulu me réinscrire dans le mouvement de l'histoire de l'art et voir à l'intérieur de cette histoire comment retisser les fils de ma liberté. Je me suis attaché à reprendre les règles d'or et à étudier les canons de l'esthétisme classique qui représente l'archétype de la peinture. De ces références et citations vient sans doute la critique avancée par certains que je me délecte du passé. Je répondrais que je ne me soucie pas de bouleverser la forme. Ce choix de m'en tenir à des moyens classiques, "stables", constitue pour moi un ancrage libérateur puisqu'il me permet précisément d'oublier le langage formel au profit du sujet. Il m'ouvre le champ de l'intemporalité, il est un pont vers le mythe et le mythe est la grande aventure de l'art.

L'œuvre de Goya prouve, s'il en est besoin, que les règles de l'art n'entravent en rien l'artiste. Le maître espagnol en use au contraire pour s'affranchir des conventions et dénoncer un pouvoir religieux dont il eut à pâtir. Une femme arborant une chaise sur la tête, un homme portant un âne sur son dos : le message est tout à la fois intelligible à chacun et rebelle à toute interprétation unique et rationnelle. Cet imaginaire à la fois réaliste et obscur constitue à mon sens le terreau d'un langage universel. Le sujet ne s'y appréhende pas du premier regard. Il affleure à la surface du support comme la partie émergée d'un iceberg. Le reste demeure enfoui, inscrit dans notre mémoire à tous. C'est cette mémoire qui m'habite et dont je voudrais user comme d'un outil pour le futur.

Les pompiers ont fait de la représentation des mythes leur fonds de commerce, inutile de préciser que je ne me place pas sur ce terrain là. A la narration et la démonstration, je préfère l'élaboration du secret et la construction de paradoxes. La quête de l'origine plutôt que l'originalité, le mythe plus que l'actualité. Lorsque je fais allusion à Goya pour dénoncer les dérives intégristes du monde contemporain, je ne me pose pas en commentateur ou en critique de l'actualité. Cette précaution me semble d'autant plus nécessaire que le recul est impossible et la perspective critique absente. L'artiste n'est pas là pour dire ou expliquer. D'autres le font mieux que lui. Sa pratique s'inscrit au contraire, hors de la vérité historique, dans un processus de déplacements et de glissements successifs. Dès lors, l'image échappe à la lecture immédiate et s'offre à l'interprétation. Au prix de recherches et de questionnements. Mais l'art n'est-il pas, par nature, un domaine de recherche et ne doit-il pas le rester, sous peine de se perdre ? ■

Propos recueillis par Hortense Lyon



Gérard Garouste

Ellipse, 1999-2001

Galerie Daniel Templon

© Photo Adam Rzepka

Gérard Garouste en quelques dates

- Né en 1946 à Paris
- 1977 Écrit, réalise les décors et interprète avec Hervé Half et David Rochline, *Le classique et l'Indien*, au Théâtre Le Palace à Paris, dans le cadre du Festival Trans-Théâtre.
- 1980 *Le Cerbère et le masque*, Galerie Liliane et Michel Durand-Dessert.
- 1985 Exposition personnelle chez Leo Castelli, New York.
- 1987 Participe à *L'époque, la mode, la morale, la passion*, Centre Georges Pompidou, Paris.
Exposition personnelle au CAPC de Bordeaux.
- 1990 Rétrospective au Santa Monica of Art, Los Angeles.
- 1992 Exposition au Kunsverein, à Hanovre.
- 1995 Crée la fondation La Source à la Guéroulde (Eure) mettant en liaison des artistes et des enfants en difficulté.
- 1999 *Lo Classico y las indianas*, Musée National des Beaux-arts, Santiago du Chili.
- 2000 *Don Quichotte, correspondances* : Coytel, Natoire, Garouste.
- 2001 *La Haggada et œuvres gravées*, Musée d'art et d'histoire du judaïsme, Paris.
Ellipse, Fondation Cartier pour l'art contemporain, Paris.